



HAL
open science

Débats anatomiques qu XVIIe siècle sur les testicules, les épидидymes et la prostate

Didier Foucault

► **To cite this version:**

Didier Foucault. Débats anatomiques qu XVIIe siècle sur les testicules, les épидидymes et la prostate. "Médecine et sexualité masculine (XVIIe - XX siècles)", Cycle " La sexualité masculine ", , rganisée par Sylvie Chaperon, Didier Foucault, Régis Revenin, Christelle Taraud, Centre d'histoire du XIXe siècle (Paris I-Paris IV), le Centre d'histoire sociale du XXe siècle (Paris I), Framespa (Genre-famille et transmission et Santé-société), New York University in France., Apr 2013, Paris, France. halshs-01008753

HAL Id: halshs-01008753

<https://shs.hal.science/halshs-01008753>

Submitted on 13 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

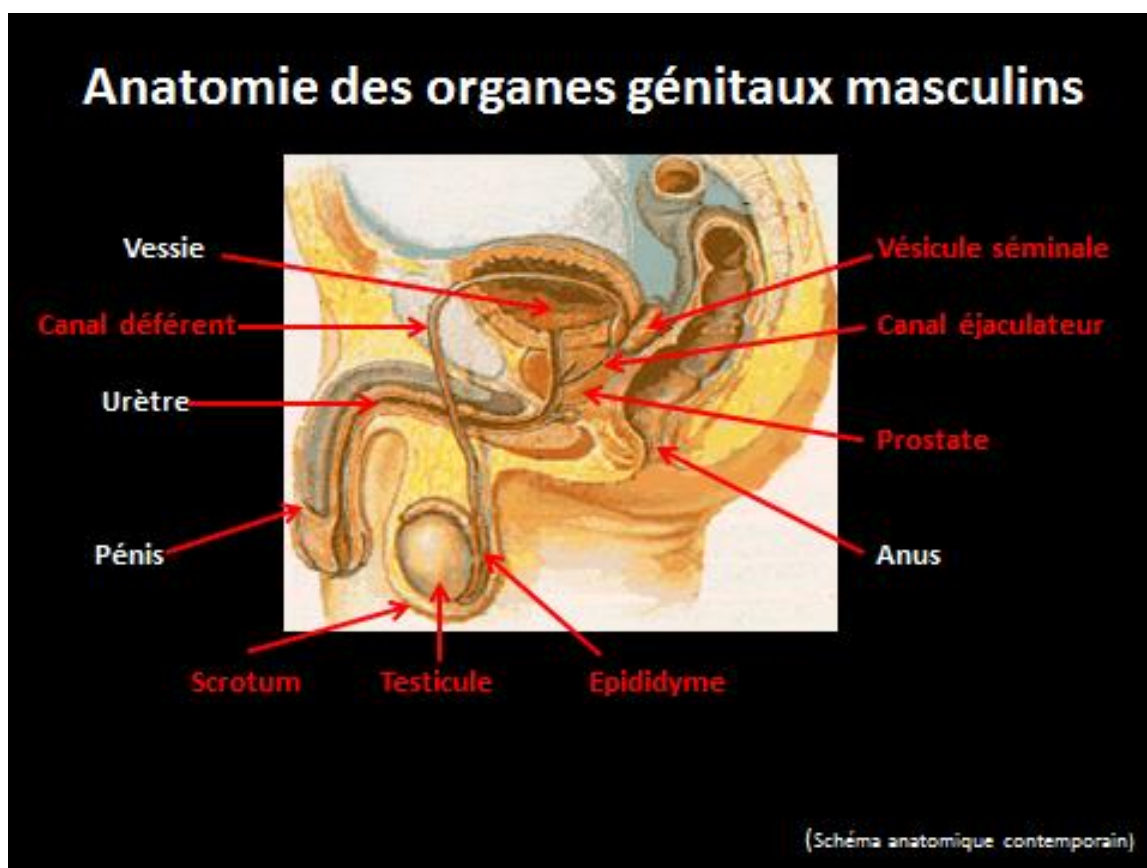
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Didier Foucault

(Professeur, Université de Toulouse 2- Le Mirail)

« Débats anatomiques au XVII^e siècle sur les testicules, les épидidymes et la prostate »

Particularité directement liée à la différenciation anatomique des sexes, les traités médicaux du XVII^e siècle abordaient les organes génitaux masculins et féminins dans des chapitres séparés. Leur étude reposait sur la distinction entre parties internes et externes.



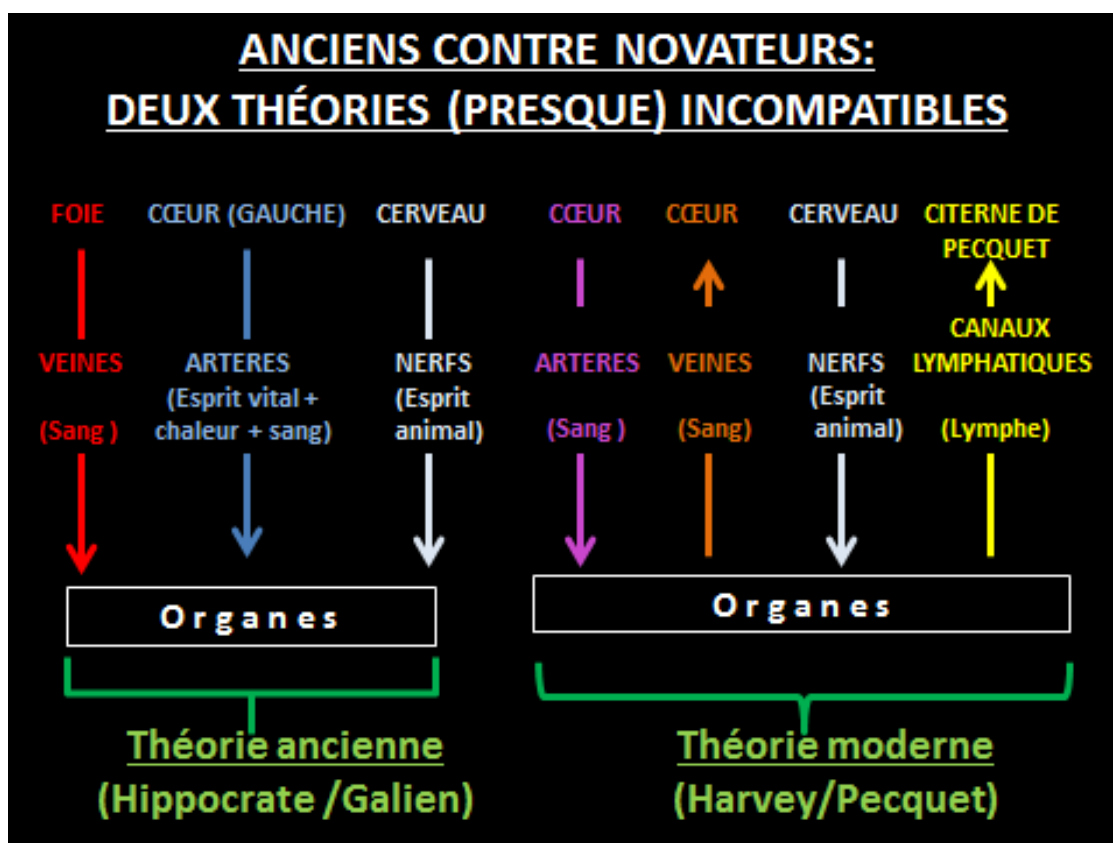
Afin de relier leur description au déroulement des processus physiologiques, les spécialistes du temps consacraient une place plus importante aux parties internes, qui incluent les testicules, la prostate ainsi qu'un enchevêtrement complexe de vaisseaux aux fonctions encore mal déterminées. Les parties externes – que je n'aborderai pas ici – concernent essentiellement le pénis.

L'auteur qui traitait ces questions devait se référer à des observations difficiles à réaliser et donc sujettes à controverses. L'expérimentateur n'avait que ses yeux pour scruter les organes qu'il disséquait. Théâtres anatomiques ou simples salles d'hôpital étaient mal éclairés. Quant à l'état des tissus, il dépendait du délai légal accordé aux chirurgiens après le constat du décès, mais aussi des conditions de conservation du corps. Il n'était pas rare de n'opérer qu'en hiver, les chaleurs de l'été décomposant trop rapidement les cadavres. S'ajoutait à cela l'accumulation des cas rapportés par les médecins, sans qu'il fût toujours possible de vérifier la qualité de leurs affirmations. Le savant scrupuleux ne pouvait les ignorer : ce qui était loin de lui faciliter la tâche, à l'exemple de Diemberbroeck, professeur à Utrecht, s'intéressant à l'origine et au nombre des « artères spermatiques » :

Elles prennent leur naissance de la partie antérieure du tronc de la grande artère [...]. Riolan néanmoins a remarqué qu'elles sont quelquefois sorties de l'émulgente ; comme aussi d'autres fois on a observé qu'il n'y en avait pas deux, mais seulement une qui sortait du tronc de l'aorte. Ainsi, au rapport de Jo. Theodor. Schenkus, Georg. Queccius, médecin de Nuremberg, n'en trouva dans un cadavre humain qu'une seulement qui sortait de la partie antérieure de l'aorte [...]. Et de même, au rapport d'Hoffmannus, P. Pavius ne trouva pareillement en 1598 dans le corps d'un vieillard qu'une seule artère spermatique [...]. Mais ces cas touchant la diminution de leur nombre sont très rares, comme l'est celui de leur augmentation dont parle Cornel : « Il nous est souvent arrivé, dit-il, de voir trois ou quatre artères séminales. » J'aurais mieux aimé qu'au lieu de « souvent » il eût dit « quelquefois » ; car cette augmentation de nombre est si rare que de six cents anatomistes, à peine y en a-t-il un à qui il soit arrivé de la voir.

Diemberbroeck (Isbrand de), *L'anatomie du corps humain*, traduction de J. Prost, Lyon, 1695, t. I, p. 234-235.

Autre difficulté, le médecin était contraint de justifier des choix épistémologiques épineux, en suivant fidèlement les anciens ou bien en se ralliant aux conceptions modernes.

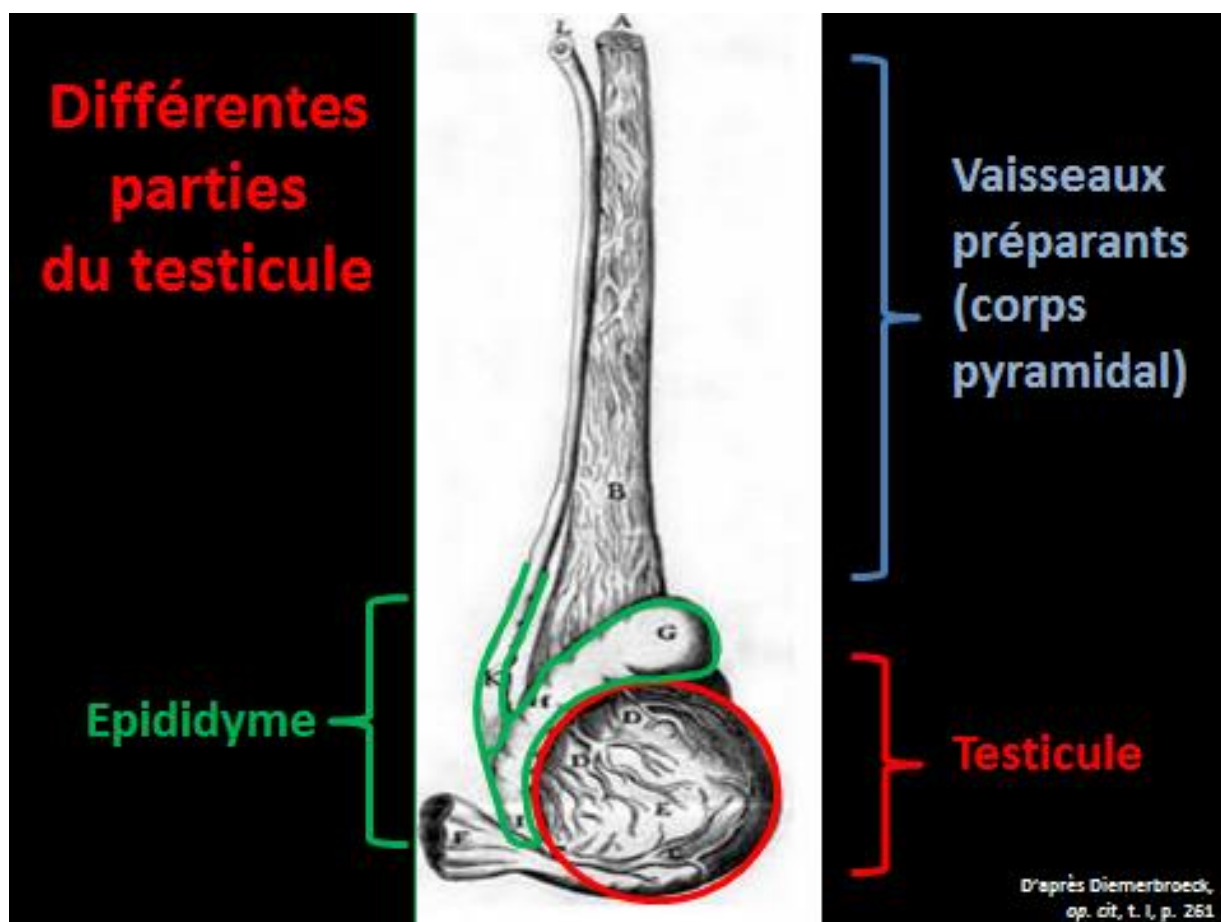


Dans le contexte de l'époque – singulièrement au XVII^e siècle, période de grande division du monde savant vis-à-vis des découvertes des « novateurs » – de tels partis ne se prenaient pas à la légère ! D'où un luxe d'arguments pour soutenir chaque explication litigieuse et réfuter les thèses contradictoires.

Dans le cas des vaisseaux spermatiques qui pénètrent dans l'ensemble formé par testicules et épидидymes, la question est, en effet, tout sauf négligeable.

- Dans la théorie ancienne, veines et artères étaient censées alimenter ces organes en leur apportant du sang (veineux) et un mélange (artériel) de chaleur, d'esprit vital et d'une faible quantité de sang.

- Dans la nouvelle, inspirée des thèses circulationnistes de l'Anglais William Harvey (1628), veines et artères sont parcourues par des flux contradictoires. Les organes reçoivent un apport de sang artériel et évacuent le sang veineux, selon un circuit actionné par les contractions du cœur. Ajoutons à cela qu'en 1651, le Français Jean Pecquet, a mis en évidence, un nouveau type de vaisseaux, les canaux lymphatiques, présents dans l'organisme et drainant la lymphe vers un réceptacle thoracique, baptisée citerne de Pecquet.



Un certain nombre de croyances s'effondrent du fait que l'on est obligé de changer le sens du flux des liqueurs corporelles et que les anastomoses entre veines et artères, postulées par les anciens, notamment dans le corps pyramidal des vaisseaux préparants, sont incompatibles avec la théorie moderne.

Les testicules et la position des épидидymes

La présentation des testicules est, en général, précédée de remarques philologiques et étymologiques. L'on rappelle qu'en latin *testiculus* se dit aussi *testis*, qui signifie par ailleurs témoin, car à Rome ni les femmes ni les eunuques ne pouvaient témoigner devant un tribunal. On renvoie aussi au grec *orchei* ou *didimoi* (jumeau), en ne dédaignant pas signaler des synonymes anciens plus imagés : *coleus* (bourse), *poma amoris* (pomme d'amour), *globulus virilis*...

Laissons de côté les considérations sur les testicules inexistantes, uniques ou triples, sur ceux qui sont demeurés enfermés dans l'abdomen jusqu'à la puberté et parfois après (cryptorchidie), ou bien sur les exemples de gonades surdimensionnées... Même en faisant montre d'un scepticisme de plus en plus marqué à l'égard de témoignages douteux, les auteurs des XVI^e et XVII^e siècles

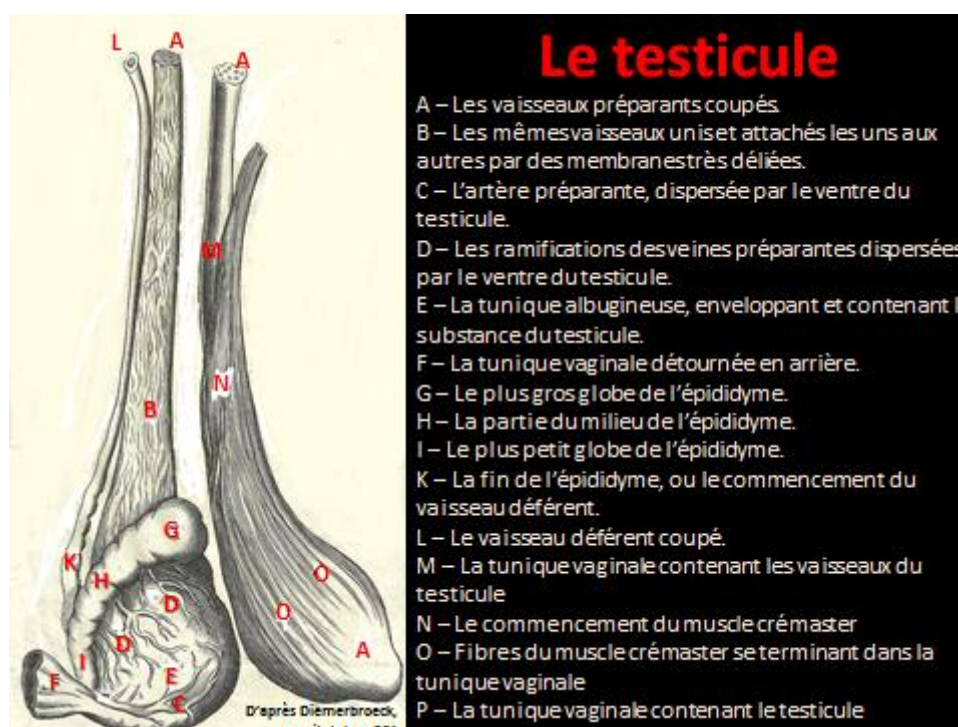
gardent un goût prononcé pour l'extraordinaire et sacrifient volontiers à l'évocation de ces cas exceptionnels que l'on rapporte fidèlement de traité en traité.

La description de cet organe ovale évitait difficilement la comparaison avec l'œuf de pigeon mais ce sont les enveloppes qui l'entourent, et surtout sa structure interne et son rapport avec l'épididyme, qui ont retenu l'attention des médecins.

Le scrotum forme la tunique superficielle des testicules. Il a été décrit dès l'Antiquité. Son aspect ridé, la ligne crêtée qui le traverse dans l'axe du corps en reliant la verge au périnée et marquant nettement la séparation des deux gonades, mais encore sa forte vascularité n'intéressaient guère les thérapeutes... Sinon par le symptôme de mauvaise santé que révélerait un trop grand relâchement des muscles « suspensoires » ou « crémasters », qui rattachent cette bourse à l'abdomen.

Quand ils sont lâches et molasses, de telle sorte que la pochette, ou scrotum, est rendue plus longue et déprimée, les hommes qui sont ainsi lâches empendantés ne se trouvent tant forts et vigoureux que les femmes pourraient bien désirer. Mais quand ils sont tellement fermes et courts qu'ils rendent ledit scrotum rond, trapu et bien relevé vers la partie virile, lors tout le corps se trouve de meilleure habitude et plus robuste pour fournir à l'appointement.

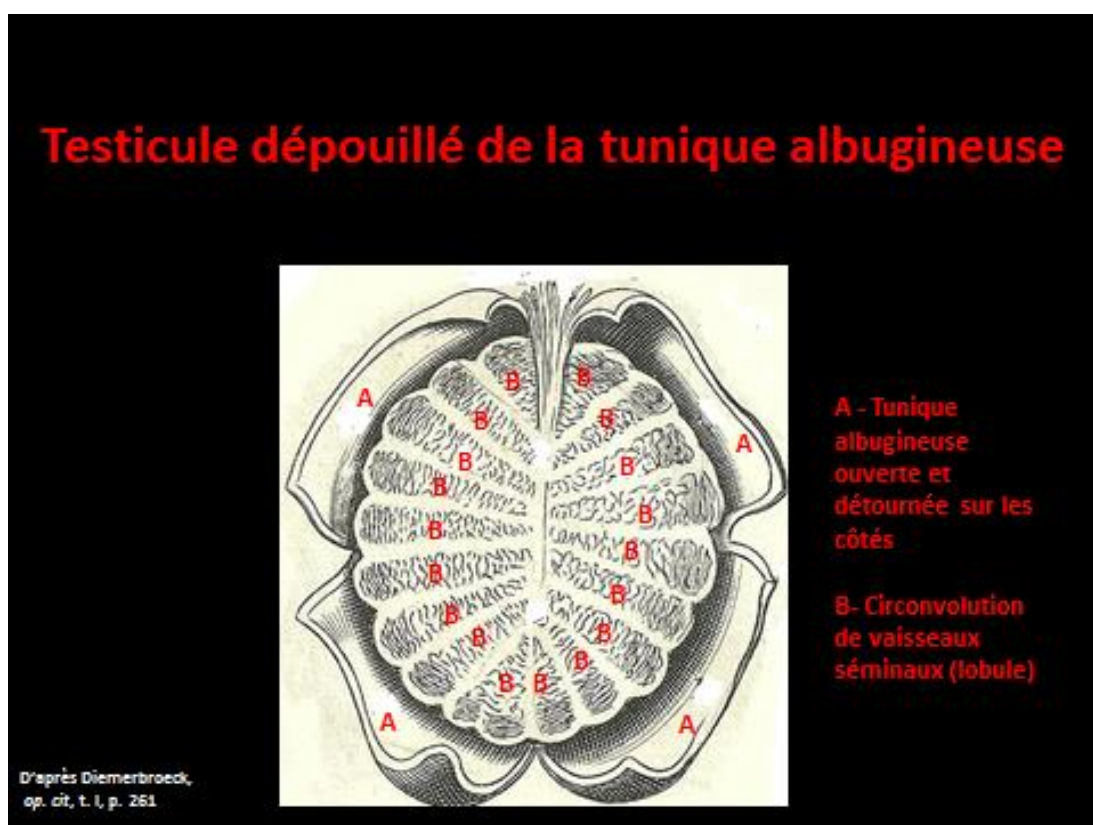
Duval (Jacques), *Des hermaphrodites et accouchemens des femmes et traitement qui est requis pour les relever en santé et bien élever leurs enfans*, Rouen, 1612, p. 21-22



Les anatomistes observaient cependant dans le scrotum trois enveloppes. Les deux premières, la « cuticule » (ou « épiderme ») et la « vraie peau » – molle et d'aspect délié – étaient comparables à ce que l'on trouvait en d'autres parties du corps. La troisième s'en distinguait car elle ne présentait aucun tissu adipeux. En revanche, elle semblait contenir le prolongement des « pulpes » ou « fibres charneuses » des muscles crémastrs. Elle était, pour cette raison, appelée le « pannicule charneux ».

C'est par ces fibres que le scrotum adhère à la « tunique vaginale » (du latin *vagina*, signifiant gaine ou fourreau) ou « élitroyde ». Elle était identifiée comme une extension du péritoine, qui accompagnait la descente des testicules hors de l'abdomen après la naissance.

La dernière tunique, la plus profonde, est la « tunique albugineuse ». Comme la tunique vaginale elle était dite « propre » car chacun des testicules possède la sienne, alors que le scrotum est leur commune enveloppe.



La substance des testicules, décrite comme blanchâtre et molle, a posé de nombreux problèmes aux observateurs. Elle apparaissait comme un amas de vaisseaux minuscules. Faute de pouvoir les étudier en détail, l'on induisait de leur couleur et de leur fonction séminifère que ces conduits étaient chargés de sperme en grande partie élaboré.

Les anatomistes de la fin du XVII^e siècle avaient cependant mis en évidence que ce réseau de vaisseaux « séminaux » n'était nullement anarchique. Il se répartissait selon une série de circonvolutions formant des masses régulières, rangés côte à côte et convergeant vers la tête de l'épididyme – ce que l'on nomme aujourd'hui les lobules.

Un examen attentif y mettait en évidence des artères – dont les diverticules dans la partie basse de la tunique albugineuse étaient bien visibles – ainsi que des veines. La présence de nerfs était également attestée. L'on discutait de leur origine car, en raison de leur petitesse, les spécialistes hésitaient à la localiser entre la sixième et la douzième paire de nerfs du thorax, à moins que ce ne fût entre la vingtième et la vingt-et-unième de la « moelle de l'épine » ! Pour les mêmes motifs, leur nombre restait mal déterminé : l'Anglais Glisson – qui attribuait une fonction éminente aux nerfs dans la formation du sperme – en aurait vu plusieurs pénétrer dans la tunique vaginale, tandis que Diemerbroeck n'en repérait qu'un seul. Cependant, du fait de son extrême ramification, ce dernier ne pouvait ensuite en suivre la trace à l'intérieur de la gonade.

Enfin, les novateurs ne manquaient pas de s'intéresser à un autre type de vaisseau : les conduits lymphatiques, qui depuis les découvertes de Pecquet, apportaient de nouveaux arguments aux adversaires des schémas anatomo-physiologiques galéniques. Leur présence à l'intérieur des testicules ne faisait pas de doute. Ils se prolongeaient hors de l'abdomen. Fait digne d'intérêt : on pouvait y déceler des valvules ; ce qui démontrait que la lymphe sortait des testicules pour rejoindre les vaisseaux chylifères et le conduit thoracique de Pecquet. L'existence du réseau lymphatique, que les médecins associaient étroitement aux glandes, relançait un ancien débat. Certes, en suivant Galien, il ne s'agissait plus de faire du testicule une seule glande – au seul motif de son aspect ovoïde – mais de postuler qu'en son sein, existeraient de petites glandes, certainement impliquées dans le processus de formation du sperme...

Bref, en dépit d'un consensus sur leur fonction physiologique de premier plan dans l'appareil masculin de la génération, les testicules – en raison de la ténuité et de complexité microscopique de leurs composants – résistaient à l'œil des plus aguerris des anatomistes du XVII^e siècle. Ce qui laissait encore une large place aux explications conjecturelles !

En revanche, les progrès réalisés dans les salles de dissection ont tranché sans appel le débat de la place des épидидymes dans les étapes de l'élaboration de la semence.

Description de l'épididyme

Les Anciens nous disent que ces quatre vaisseaux [spermatiques] entrelacés [...] se terminent à un corps variqueux, blanc et assez long, que les Grecs appellent épидидymes ou parastates, à cause qu'ils sont au-dessus des testicules, et variqueux à cause de leur figure qui ressemble à des varices.

L'épididyme, donc, selon les premiers inventeurs de l'anatomie, est un corps long adhérent au bout d'un chacun des testicules, s'entrouvrant quelque peu au milieu [...]. Il est d'une substance moyenne entre les vaisseaux et les testicules. En sa surface il paraît membraneux, mais au-dedans il est glanduleux, spongieux et rare. Il est presque tout séparé des testicules, bien qu'il soit joint avec eux par de petits tuyaux .

Baries (Louis), *Les nouvelles découvertes sur les organes des hommes servant à la génération*, Lyon, 1675, p. 35-36.

Epididyme sur le testicule renversé



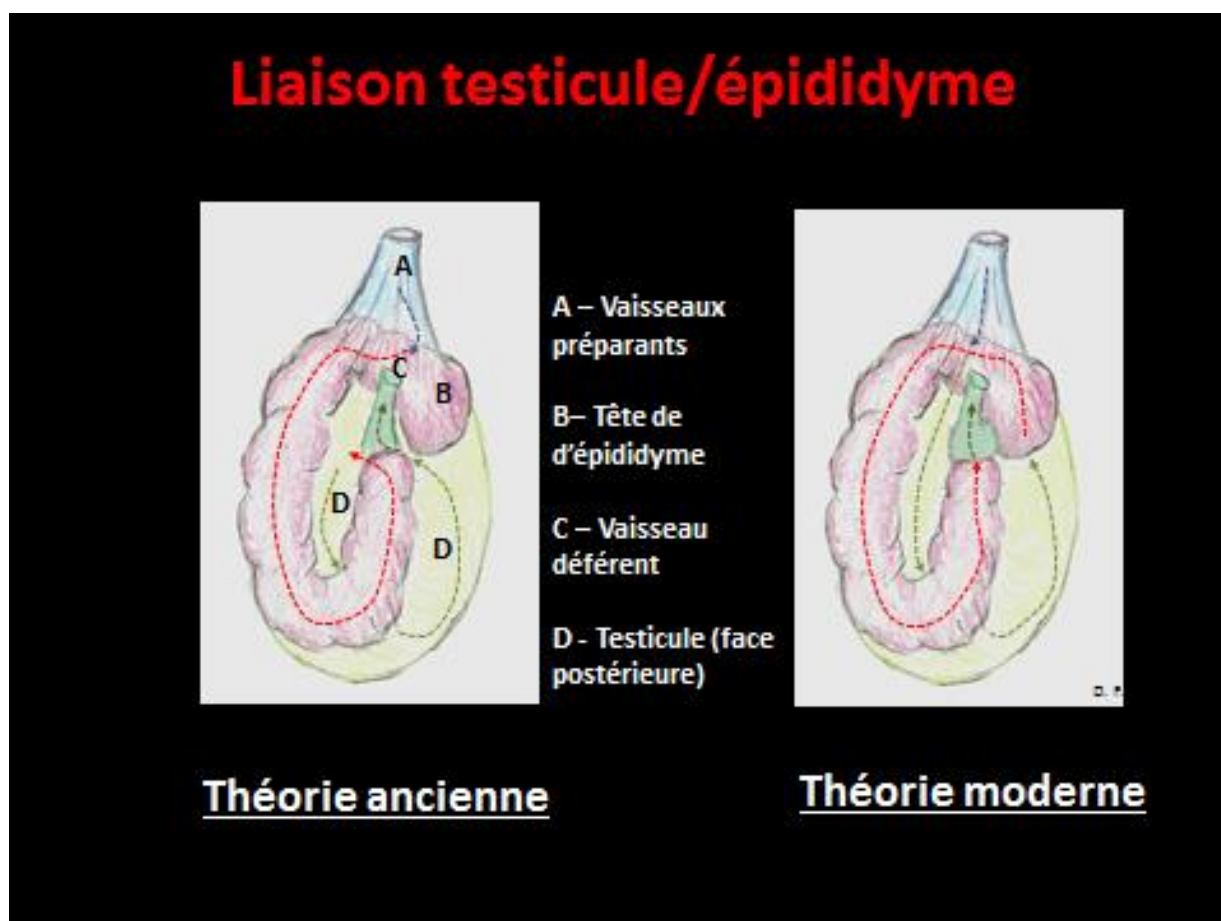
- a – L'artère préparante.
- b – Sa division en deux rameaux.
- c – Le plus gros rameau se portant au testicule.
- d – Le plus petit rameau se portant à l'épididyme.
- e – Le plus gros globe de l'épididyme adhérent au testicule.
- f – L'épididyme renversé afin de voir comment l'artère se porte et rampe sous lui.
- g – Le vaisseau déférent coupé.

D'après Diemerbroeck, *op. cit.*, t. I, p. 261

L'épididyme, contenu comme le reste du testicule dans le scrotum, s'en distingue par le fait qu'il se situe hors de la tunique vaginale et qu'il recouvre la moitié arrière de celle-ci en prenant une figure incurvée. En suivant Hérophile, on lui donnait parfois le nom de « parsatate circoïde », quant à Dionis, il le comparait à un ver à soie. Sa partie supérieure, la « tête », forme une masse renflée qui se situe dans la zone de pénétration des vaisseaux spermatiques. En raison des difficultés d'observation, les médecins anciens pensaient qu'artères et veines préparantes y déversaient directement le mélange de sang et d'esprit vital, qui constituait un premier stade d'élaboration de la semence. La transformation devant se poursuivre dans les canaux de l'épididyme avant de pénétrer dans le testicule proprement dit pour parachever le processus.

Ce schéma a été totalement renversé au XVII^e siècle. L'Anglais Nathanaël Higmorus, le Néerlandais Abraham Blasius et de nombreux auteurs ont mis en évidence que l'artère – dont une branche se portait à l'épididyme – pénétrait également le corps du testicule. Il s'ensuivait – contrairement à l'opinion reçue – que dans le procès de formation de la semence, l'action du testicule précédait celle de l'épididyme. Les divers vaisseaux séminaux sortant du testicule se rassemblaient alors dans la « tête » pour ne constituer qu'un seul « vaisseau déférent », très long et sinueux. Il descendait ensuite jusqu'à la

« queue de l'épididyme », située à la base du testicule. Formant alors un coude brusque, il remontait en prenant un cours moins tortueux puis rectiligne pour atteindre le corps pyramidal et sortir de l'abdomen. Ceux qui considéraient que le processus d'élaboration du sperme était alors achevé, qualifiaient ce vaisseau d'« éjaculatoire » dès sa sortie des testicules



Les autres organes internes de la génération

Le trajet des canaux déférents, qui passent par-dessus la vessie et la contournent vers sa région postérieure, était correctement repéré, au moins jusque dans la zone où ceux-ci se rapprochent des vésicules séminales et de la prostate. Les anciens n'avaient ensuite pas une idée précise de la manière dont s'effectuait la communication entre ces différents éléments. Les modernes se penchèrent sur le sujet, sans trouver d'accord.

Certains, les Hollandais Van Horne et Swammerdam notamment, postulaient une relation directe entre les vaisseaux déférents et l'urètre, situant les vésicules séminales à l'écart de leur cours. Mais cette théorie souleva de vives objections. À la suite du Danois Bartholin, du Français Dulaurens ou de l'universitaire de Leyde, de Graaf, l'on plaçait les vésicules sur

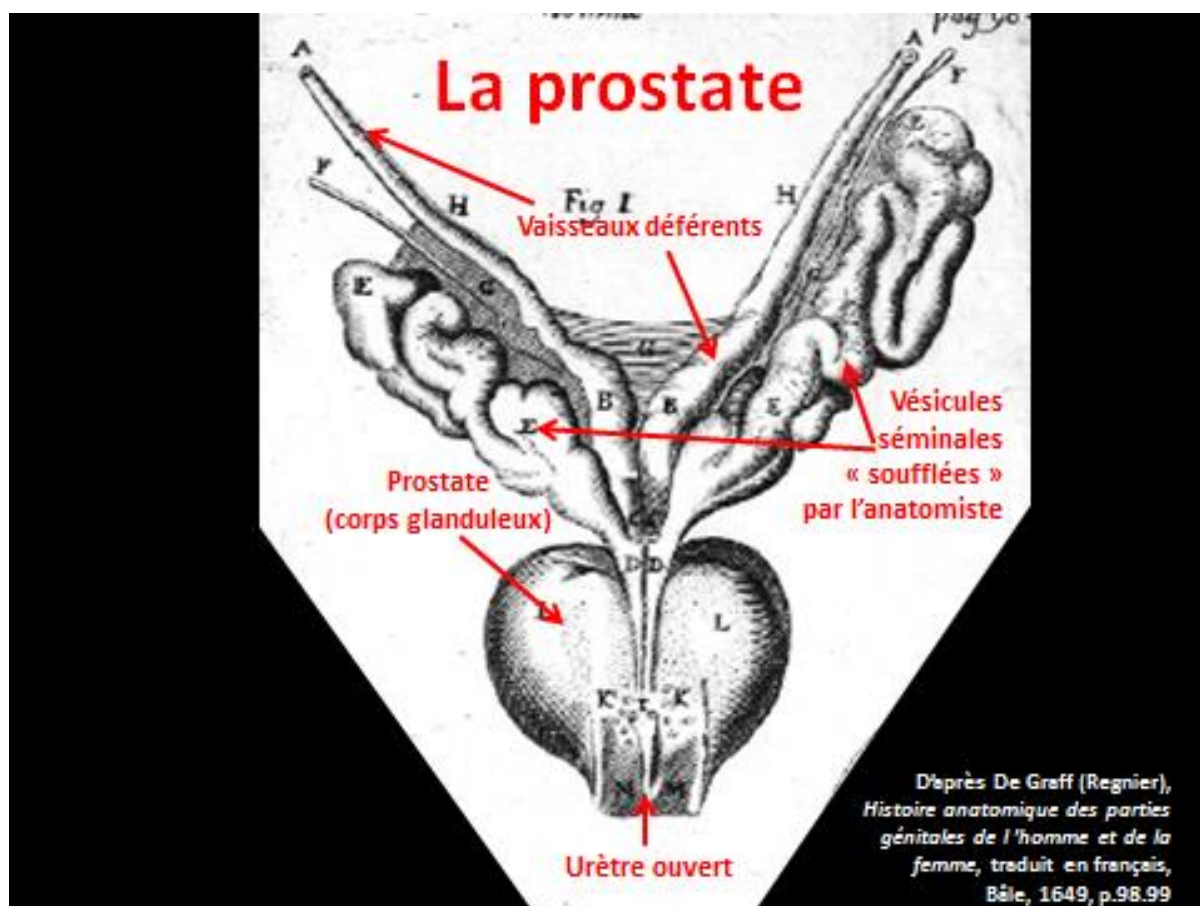
le parcours du liquide séminal, avant qu'il ne se déverse dans le canal urinaire à l'intérieur de la prostate.

La difficulté provenait des conditions précaires d'observation lors de la dissection. Ainsi, fallait-il considérer le renflement de l'extrémité des canaux déférents comme un simple prolongement de ceux-ci ? Ou bien en faire un organe distinct, ce qui semble être les cas de Bartholin qui parle à leur sujet de « parastates » ?

Autre casse-tête pour les anatomistes : comment concilier les fonctions respectives attribuées à ces organes avec les connexions entre le canal « éjaculateur » issu de la vésicule, les conduits que l'on repérait dans la prostate et l'urètre qui, de toute évidence, servait de déversoir commun au sperme et à l'urine ? Par exemple, si l'on supposait que la semence s'accumulait principalement dans la vésicule et qu'elle recevait de la prostate des liqueurs, il fallait qu'à l'intérieur du même conduit, elle allât dans un sens vers la vésicule et, en sens inverse, la libérât dans l'urètre lors de l'éjaculation. Par une pure construction spéculative, on prétendait que le premier mouvement, étant régulier et sans grande force, ne pouvait s'opposer aux violentes saccades du second. L'on s'interrogeait également sur les mécanismes qui empêchent le sperme d'être refoulé dans la vessie en étant projeté dans l'urètre : une caroncule ou une valvule bouchait-elle la partie supérieure du canal urinaire ou bien fallait-il admettre une fermeture de celle-ci par une pression musculaire qui se produisait quand la semence était éjectée vers le pénis ?

Les vésicules séminales apparaissaient formées de petites « cellules », que l'on comparait à des grains de raisin où s'accumulait la semence. La membrane les recouvrant révélait une forte vascularisation – veines artères, nerfs ainsi que, probablement, des canaux lymphatiques – mais le caractère très délié de ces conduits minuscules rendait imprécise leur identification.

Les prostates étaient considérées, depuis l'Antiquité comme deux corps distincts, très rapprochés l'un de l'autre, si bien que certains modernes en faisaient un organe unique. Les anciens n'en donnaient qu'une description assez sommaire, insistant sur leur aspect glanduleux et mentionnant une membrane subtile percée de minuscules pores. De fait la prostate a longtemps été négligée. Au milieu du XVI^e siècle, par exemple, Jacques Dubois – alias Sylvius – ne la signale, qu'en quelques lignes dans son traité d'anatomie.



Cependant, dès cette époque et dans le sillage de Vésale qui préfère lui donner le nom de « corps glanduleux », chirurgiens et médecins lui ont accordé davantage d'attention et y ont découvert une structure bien plus complexe.

Sa grandeur est conforme à celle d'une noix, plus petite toutefois dans les personnes âgées et dans celles qui ne sont pas mariées. On s'aperçoit de plusieurs hydatides dans sa partie intérieure – ou plutôt dans sa cavité spongieuse – qui distillent quelque espèce de liqueur dans ces conduits qui se terminent dans l'urètre sitôt qu'on les presse. Sa situation est à la partie inférieure de la vessie, ou au commencement de son col. On s'est pris garde que dans son milieu il y passe les conduits communs des vaisseaux déférents et des vessies séminaires qui, dès leur entrée, se resserrent et se compriment ; si bien qu'ils se terminent enfin à l'urètre par deux petits vaisseaux très subtils qui s'unissent ensemble.

La figure du corps glanduleux approche fort de l'ovale, si ce n'est qu'à l'endroit où les vessies séminaires font leur entrée, il est cave, conformément à un entonnoir. On voit aussi qu'il est un peu comprimé par-devant et par-derrière.

Cette substance reçoit dans sa composition presque de tous les vaisseaux. Car on y voit des artères, des veines et des nerfs, dont les ramifications courent en nombre fort considérable dans toute sa surface externe.

Barles (L.), *Les nouvelles découvertes....*, *op. cit.*, p. 109-111.

Fait remarquable, on ne se contente plus de décrire ce que l'on voit. En mettant en œuvre les rudiments de démarche expérimentale que les anatomistes commencent à pratiquer, apparaissent des particularités inconnues jusqu'alors. Régnier de Graaf fait figure de pionnier dans ce domaine de la recherche.

On voit en leur cavité plusieurs conduits, qui tous tant qu'ils sont se déchargent dans l'urètre [...]. Que ceux qui auront la curiosité d'examiner plus loin ces conduits, introduisent en eux, après en avoir exprimé la liqueur qu'ils contiennent naturellement, un petit tuyau ; car, si pour lors, on les enfle de vent, toutes leurs ramifications paraîtront parfaitement, et l'on verra sur les côtés de ses ramifications de petites cellules de la grandeur d'un grain de moutarde, lesquelles se gonflent à même temps que les conduits. En sorte que, d'abord, à la première vue, on croirait que toute la substance de ce corps est spongieuse, et composée de plusieurs petites vessies rondes, longues, ou de quelque autre figure. À l'égard du nombre de ces vaisseaux, il n'est pas égal entre tous les sujets. [...] Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'y a entr'eux aucune communication par laquelle le vent puisse passer de l'un dans l'autre, étant tellement distincts, qu'en ayant enflé seulement un, il n'y a qu'une certaine portion du corps glanduleux qui se distende, et si l'on enfle l'autre, l'autre portion pour lors se gonfle. En sorte que l'on peut distinguer la substance de ce corps en autant de classes que l'on y trouve de conduits.

Graaf (Régnier de), *Histoire anatomique des parties génitales de l'homme et de la femme qui servent à la génération*, Bâle, E. J. G. König, 1699, cité par Diemerbroeck (I. de), *L'anatomie du corps humain*, *op. cit.*, t. I, p. 257-258.

Quelle était la nature de la liqueur qui s'échappait de la prostate ? Trois théories divisaient le monde savant.

- La théorie ancienne n'accordait pas de faculté séminifère à la prostate. Le sperme y arrivait déjà achevé. Il y était conservé dans les alvéoles (ou renvoyé vers les vésicules séminales) qui se remplissaient progressivement et se vidaient brutalement lors du coït.

- D'autres pensaient que, depuis les vaisseaux spermatiques jusqu'à la prostate, chaque organe traversé par le liquide séminal enrichissait celui-ci pour lui donner toute sa perfection. La prostate représentait ainsi l'ultime laboratoire de cette fabrication.

- La dernière théorie, défendue notamment par de Graaf, soutenait également que la prostate n'était pas un simple réceptacle passif. Son originalité était de considérer que l'humeur glaireuse qu'elle envoyait dans l'urètre pour former le sperme ne possédait aucune vertu séminale. Celle-ci était concentrée en amont, au sein du liquide contenu dans les vésicules. Le médecin hollandais attribuait alors d'autres fonctions à la liqueur prostatique : véhiculer la semence, en la protégeant d'une sorte de gangue huileuse. Cela devait faciliter sa progression dans la matrice et éviter la perte de la précieuse substance reproductrice pendant le trajet vers son but.

Questions sur la faculté générative du sperme

L'ultime question qui se posait est : d'où vient la faculté générative du sperme ? Cette liqueur a en effet la propriété de féconder une femme ; soit par son seul pouvoir, en suivant Aristote et les scolastiques, que Pierre Darmon a baptisés « séministes phallocratiques », soit avec le concours actif d'une semence féminine – en suivant Hippocrate et les « séministes égalitaires ».

La réponse qui s'imposait est que la matière liquide du sperme provenait du sang artériel, mais la faculté générative était contenue dans un fluide très subtil, issu du cerveau et transporté par les canaux des nerfs : l'esprit animal. Jusqu'aux dernières décennies du XVII^e siècle, à l'instar de Regnier De Graef, l'on ne pouvait émettre à son sujet que des conjectures :

Au reste, puisqu'il n'y a que deux sortes de vaisseaux qui portent quelque chose aux testicules, savoir les artères et les nerfs, ce sont eux, nécessairement, qui doivent fournir la matière de la semence. Et comme il n'y a point de raison que les nerfs puissent fournir tant de matière, il est de toute nécessité que reconnaître que la semence est engendrée du sang artériel, ainsi que je crois, et presque tous les anatomistes avec moi [...].

Lorsque la partie la plus subtile du sang, et la plus propre à la génération de la semence entre dans les vaisseaux séminaires [des testicules], elle y reçoit des esprits animaux ; c'est de quoi tous les anatomistes conviennent, sans qu'aucun d'eux ait expliqué quel rapport ou quelle liaison il y a entre les nerfs et les vaisseaux séminaires. Je n'en sais à la vérité pas plus là-dessus ; mais s'il est

permis d'user ici de conjectures, comme on est obligé de faire dans les choses dont la connaissance est difficile, il est raisonnable de croire que les nerfs qui se distribuent aux membranes des testicules, s'étendent jusqu'aux tuniques internes de ces petits vaisseaux [...].

De Graaf, *op. cit.*, p. 41-44

La couleur blanche du sperme proviendrait d'une sorte de décantation du sang – telle celle qui produit le lait – quant à son aspect écumeux, il résulterait, selon une tradition remontant à Hippocrate, du caractère aéré de l'esprit animal.

Ces spéculations allaient prendre une toute autre tournure après 1677, lorsque un simple marchand hollandais, Anton van Leeuwenhoek adressa aux *Philosophical transactions* de Londres une lettre dans laquelle il annonçait la découverte dans le sperme, à l'aide d'un microscope d sa fabrication – l'un des plus puissants du temps (avec un grossissement de 300 fois) la découverte d'animalcules spermatiques, que la médecine appellera les spermatozoïdes.



Cette découverte a déclenchés une des plus mémorables polémiques scientifiques de la médecine. Mais cela ne concerne plus les anatomistes et ce serait une très longue histoire à raconter.